

Lueur d'aurore ?

Autor(en): **Deslandes, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne
III
ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160
III
ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous vous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



Chers abonnés, lecteurs fidèles,

Malgré tous les discours pacifistes qui ont jonché de leurs feuilles mortes les dévaloirs et les dépressions de l'année 1933, on ne s'est pas battu à mort dans nos pays.

C'est un beau résultat, dont on vous félicite, car c'est à vous aussi qu'on le doit : les caisses vides empêchent d'entrer en campagne. A quelque chose, malheur est donc bon ! Et puis il y a votre bon sens, qui n'a pas baissé pendant la crise, et qui vous a poussés à œuvrer sans paroles vaines, et pour le mieux.

Pour vous ravigoter de son mieux, lui aussi, le Conteur — dont les côtes crévent la peau — vous a régulièrement servi en fin de semaine ses spécialités du pays, de celles qui ont fait vivre et rire nos ancêtres. En 1934, il continuera à vous prodiguer ses bons soins, et vous souhaite dès à présent de poursuivre le traintrain paisible de votre existence, dans un travail plus fructueux, pimenté de malices vaudoises du meilleur cru, sœurs joyeuses de la pipe et du petit blanc.

Comme tant d'actes généreux dans la vie, nos vœux pour vous coïncident avec nos intérêts particuliers — qui sont ceux de la patrie —, puisque nous vous disons :

« Chers abonnés et lecteurs fidèles du Conteur

Croissez et multipliez. »

A votre santé.

La Rédaction.



DE BOUNAN

Derrâi lè coutset dâi montagne
On vâi traluire l'an novî.
A-te 'na mena de bargagne
Ao de biau teimps ? E-te bin vi ?
Nion lo sâ oncor' à stâo z'hâore,
Prâo su pas pî lo boun einfant.
Pouêsse clî annâie ître meillaura
Que sa mère ! — A ti : bon bounan.

A vo lè brâve dzein de terra
Que bourgattâ dâi pî, dâi man.
Très tot l'an vo fêde la guerra
Ai z'ennemi de noâtron pan.
Voutrè dzornâ sant bin reimpliâie,
Faut châ ! Voutrè travau sant grand.
Sein vo, sarâi la mauparâie (désastre).
Bounan à ti lè paysan !

Dzein de la vegne, bin pénâblie
Sant voutrè tsaude, lo tsauteimps.
Et, dâi iâdzo, bin prêo minâblie
Lè recolte se lo dzalin
Dèterrèye resin et gourgne,
Se la grâla tsapllie lè ran.
Que lo malheu ne vo z'imbougne !
Boun an à vo, lè vegnolan !

Dzein de meti, pouêsse l'ovrâdzo
Doze mâ ne pas vo manquâ,
Po qu'à la vela, âo velâdzo,
On vo vâie bin trafiquâ.
Et qu'on oûie fermo à l'usena
Redansi raise et batèran.
L'è dâo fricot po la cousena.
Dzein de meti, crâno bounan !

Vo ti que fêde dâo commerce,
Que vo faut veindre et atetâ
Ein Suisse, à l'étrandzi, ein Perse,
Que lè tsaland manguéyant pas !
Que l'aussant prêo ain l'âo catsette
De quie payî l'âo boutequan
Que pouêssant fêre l'âo ferrette !
A vo, dzein de bantse, bounan !

Vo dzein de pllionma, dzein de tita,
Vo précaut, homme de couson,
Vo n'ite pas adî à fita
Quand faut s'appliêbi âo temon
Dâo tsè dâo payî, dâi coumoune,
Lè fêre allâ pè veint, dzoran.
Faut 'na cabosse que sâi bouna :
Dieu vo la baillâi dè bounan !

Porquant à vo que, la demeinde,
Liâide bin adrâi lo Conteu,
Vo coso d'ître jamè grindzo
Pè lè cramene et lè raven.
Dâo dzoûio : onna rebattâie
Po lè petit et po lè grand !
Dâo bounheu : dâi beruettâie !
Ami dâo Conteu : bon bounan !

Marc à Louis.

LUEUR D'AURORE ?

ETTE année que nous venons de vivre, tant bien que mal, et plutôt mal, elle n'a fait que dégager la leçon qu'ébauchaient les premiers temps de la crise. Et, si la crise matérielle ne s'est pas encore trop accentuée, si, par endroits, les signes d'une convalescence apparaissent, la crise morale s'est aggravée. De là le désarroi des esprits, dans cette fin d'année. Ceux qui ont coutume de réfléchir savent bien ce qu'ils éprouvent. Les autres se contentent de gémir, de s'inquiéter, de se tourmenter, à ce point qu'on leur répéterait volontiers le propos du bonhomme Franklin : « Que de soucis nous nous sommes forgés, pour des malheurs qui ne sont jamais arrivés ! » Et, tout de même, ceux qui observent ne se trompent pas, ceux qui sentent obscurément le mal ont raison de s'inquiéter, et le temps n'est plus à l'optimisme facile. Ce qui ne veut pas dire que l'espoir soit interdit.

Ce que nous liquidons, douloureusement, c'est

l'erreur d'un siècle : le culte de la production à outrance, la superstition du progrès matériel, l'abandon de l'Esprit. Lancés à corps perdu dans de fiévreuses carrières — et le désespoir au bout, comme il est arrivé tant de fois — nous avons oublié que l'homme n'est ni producteur, avant tout, ni un consommateur, ni une machine, mais une « personne », avec son autonomie intérieure, sa personnalité propre, intelligence et cœur, qu'il eut fallu respecter. Sans nous en douter, nous sommes livrés, corps et âme, à un esclavage à côté de quoi l'esclavage antique était un sort enviable. A-t-on assez dit : « les affaires sont les affaires »... « l'argent avant tout »... « le bon Dieu, c'est la pièce de cent sous »... Certes, l'avidité est de tous les temps. Le malheur de notre siècle, c'est qu'elle s'est répandue dans toutes les classes sociales et que le désintéressé, le pauvre en esprit (un mot admirable, et si mal compris !) faisait figure de naïf, de dupe et d'imbécile. Et, maintenant, devant ses blés inutiles, ses cafés jetés à la mer et ses machines qui chôment, l'homme s'arrête, interdit, et se demande ce qui lui est arrivé. Ce flot auquel il s'était confié, voici qu'il se retire, le laissant désemparé, au bord de l'abîme.

Qu'il y ait des sacrifices à consentir, chacun s'en doute. Tous, les riches qui nous restent encore, les modestes et les humbles, nous en aurons notre part. Avec une claire compréhension des événements, chez les chefs, avec la part nécessaire de bon sens et de courage, chez les autres, nous en sortirons sans trop de mal. Ce qu'il importe de réformer, c'est l'esprit de toute une époque. Après les convulsions de la guerre, les déceptions de l'après-guerre, il faut nous refaire un jugement, une énergie, une âme. Chacun le sent confusément, et ce n'est pas un mince symptôme, que ce retour à la foi religieuse, chez tant de nos contemporains. Un maître de la pensée vient de le dire : on y revient aujourd'hui, semble-t-il, parce que le genre humain, fatigué, semble revenir de tout le reste. Est-ce la prime lueur d'une aube, dans ce ciel de janvier ? une période de l'histoire s'achève, dans le gris des existences mornes et de la déconvenue universelle. Il n'est pas interdit de penser qu'un horizon nouveau va s'ouvrir.

Car il est impossible que nos pays s'enlisent dans la platitude : recherche de places, d'une existence facile, des petites jouissances et d'une retraite prématurée. La Patrie a connu des temps plus sombres ; toujours ils se sont achevés sur un sursaut d'honneur, sur un nouvel élan de l'âme, sur un réveil inattendu. Ce que nous avons vu, nous le verrons encore. Si notre civilisation entend vivre, si le pays doit renaître, dans la conscience de sa valeur et de sa dignité, il lui faudra des chefs dévoués, désintéressés, qui regardent haut et, par dessus le trouble profond de la société, dictent les solutions équitables. Car la seule politique qui convienne aujourd'hui est une politique humaine, sans faiblesse pour les simulateurs et les paresseux, mais bienveillante aux travailleurs de tous les ordres. Où est-il, le temps où les seigneurs désignaient pour parrain à leur nouveau-né un vagabond de passage, se donnant ainsi à eux-mêmes une belle leçon d'humilité et de fraternité chrétienne ? Sans une politique qui rapproche les classes et, dans chacune, les hommes de bonne volonté, nous glisserons plus avant vers l'abîme.

Il est de vieux mots qu'il faut restaurer et, avec eux, les vertus magnifiques qu'ils recouvrent : honneur, bravoure, tendresse, générosité. Déjà, il semble que la jeunesse les retrouve, derrière son visage révolté, voyez-la chercher désespérément ces réalités perdues. A cette jeunesse de 20 ans, si différente de ce que nous fûmes (et combien meilleure sans doute), il faut accorder confiance. Alors que notre génération se trouve prise entre deux feux, entre ses illusions perdues et une espérance qui ne se réalise point encore, elle regarde devant elle, avec ses énergies intactes et ses longs espoirs. A nous de la comprendre, à nous de l'aider. C'est entre ses mains que se tient le destin du monde.

Pierre Deslandes.

RENDEZ-VOUS

MONSIEUR MELICHON regarde avec angoisse une lettre qu'il tient d'une main tremblante, et murmure :

— Serait-ce une facture ?

Vivement, il déchire l'enveloppe ; ses yeux volent à la signature :

— Mazette ! mon vieil ami Mazette !

Aussitôt, ses joues, devenues pâles sous le coup d'une grosse émotion, se colorent à nouveau. Son cœur, qui battait si fort, réfrène son élan... Délivré de toute inquiétude, M. Mélichon dévore la missive :

— Il m'invite à souper... mardi... brave Mazette ! à sept heures devant le magasin de cuirs. Voyons... mardi, c'est aujourd'hui... quel bonheur ! Sept heures moins vingt ! Ne nous amusons pas... en passant, j'aviserais la pension que je ne soupèrai pas...

* *

Dix-sept minutes plus tard.

M. Mélichon est devant le magasin de cuirs. Il se réjouit à l'idée de serrer la main de son ami Mazette, et surtout, à la perspective de savourer un menu plantureux.

— Comme cela vaudra mieux que les plats banals et mal préparés de la pension ! Dans trois minutes, Mazette sera là... ce n'est pas dommage, car il fait froid, et je sens mon estomac s'impacienter. Quel bon souper nous allons faire, quelle belle soirée nous allons passer !... Un cœur d'or, ce brave Mazette !

M. Mélichon s'estime le plus heureux des hommes. Il considère les passants avec un peu de dédain et se dit en lui-même :

— Ces pauvres gens vont souper chez eux, ce soir... tandis que moi... je vais au restaurant. Ils auront les restes du dîner... tandis que moi...

Son imagination le conduit devant une table appétissante, garnie de plats merveilleux exhalant un fumet magique et colorés comme des mosaïques.

M. Mélichon fait les cent pas sur le trottoir. Parfois, il tire sa montre de son gilet, y jette un regard rapide et distrait, puis la remet en place. Il trouve le temps long... le froid sounois et infatigable, se glisse furtivement par les manches, le cou et s'en va le glacer tout entier. Sa patience, qu'il croyait indéfectible, commence à fléchir...

Cependant, fidèle à sa tâche, le temps passe. Mazette ne vient pas.

M. Mélichon attend toujours.

Son regard, une demi-heure avant si gai, est maintenant sans éclat, mélancolique, et fixe quelque part sur le pavé un poulet et une bouteille de vin imaginaires.

Sept heures vingt-cinq. M. Mélichon commence à désespérer et se prend même à envier les passants qui rentrent chez eux, dans leur logis bien chauffé, où ils trouveront un souper tout prêt...

Tandis que moi...

Il reprend son va-et-vient, allant de la laiterie au magasin de cuirs, puis soudain :

— Non... je n'attends plus... je vais attraper un...

Il éternue bien fort :

— Je ne vais pas l'attraper... Je l'ai déjà ! Maudit rhume.

Et pour donner plus de poids à cette malédiction, il éternue une fois encore. Puis, déçu, le

pas indécis, la tête basse, les mains dans les poches, il reprend le chemin du retour.

* *

La chambre de M. Mélichon est plongée dans l'obscurité. Méphisto, le canari, dort sur un perchoir. Tout à coup, un grincement le réveille. Etonné, Méphisto voit la porte s'ouvrir, livrer passage à une silhouette noire et se refermer ensuite. Un bruit sec... la chambre est éclairée. Il reconnaît alors M. Mélichon, la figure toute violacée. Méphisto lui trouve drôle d'air... il n'ose pas le saluer par son chant habituel. De ses yeux ronds et vifs, il suit les mouvements de son maître. Il le voit enlever son manteau, s'asseoir dans un fauteuil, et se frotter les mains pour rétablir la circulation normale du sang. Il le voit prendre sur la table une enveloppe ouverte, en sortir une lettre, la déplier et la lire à haute voix, lentement, très lentement :

« Mon cher... je t'invite à souper mardi de... »

Ici une courte pause... M. Mélichon croit avoir mal lu. Il reprend :

« Je t'invite à souper mardi de la semaine prochaine... »

Méphisto ne comprend pas, mais il aperçoit, à travers les barreaux de sa cage, le poing de M. Mélichon qui s'abat furieusement sur la table.

Méphisto sursaute...

Puis, indifférent, il reprend son sommeil interrompu.

Pierre Addor.

Nouvelles relations. — Je ne lui ai pas maché qu'il y avait des centaines de personnes en ville qui n'avaient jamais entendu parler de lui.

— Ça a dû lui en boucler un coin ?

— Boucler un coin ?... Il est parti immédiatement pour tâcher de leur emprunter de l'argent.

LA FÊTE DU MACARONI

C'EST un épisode de la vie de personnes dont celles qui sont encore de ce monde ont les cheveux passablement gris. Dans le canton de Neuchâtel, à St-Aubin, cinq enfants déjà grandelets, trois filles et deux garçons se trouvaient être seuls à la maison. Les père et mère avaient dû se rendre à Provence pour l'enterrement d'une grand'mère.

— Vous serez sages ! Recommandation usuelle qui n'est que rarement suivie et voici l'argent pour vos provisions.

Sitôt les parents partis, le conseil des enfants se réunit, tel celui des rats du fabuliste et après mûres réflexions décida de se régaler une bonne fois de macaroni. Le père n'aimait pas les pâtes, on n'en voyait jamais sur la table de famille.

On ferait un macaroni, mais un de ces macaronis monstres et bien beurré. C'est avec le sentiment de la dignité de sa charge que le frère fut délégué, muni du numéraire, chez l'épicière acheter les tubes comestibles qui firent la renommée de l'Italie. Il en demanda un puissant cornet. Ce n'était pas alors les spaghetti modernes ou les grêles macaronis de nos jours, non c'étaient des quart de pouce, quelque chose de respectable. Mis à l'eau salée et sur un feu doux dans la plus grosse des marmites pendue à la crémaillère, sous les yeux émus des petits gourmands en cercle autour du foyer, la sœur aînée fit rituellement les gestes voulus. Après épuración, le volume parut bien un peu considérable, mais les appétits n'étaient pas « de rave » et la livre de beurre qui avait remplacé l'eau aiderait bien le tout à descendre dans les estomacs.

On se mit à table, les assiettes reçurent chacune leur « enchatelée ». Une fois, deux fois, à la troisième reprise « la rengoumée » commença à se faire sentir, un doute planait : comment les parents prendraient-ils la chose quand ils verraient les copieux restes ?

Il faudrait peut-être les faire disparaître, mais comment ? Si on porte au cochon, les voisins pourraient trahir ; au ruisseau de même. Les avis les plus divers sont émis et cela menace de finir en dispute lorsque l'aîné des garçons met la main au plat, prend les pâtes à la poignée et commence à les lancer à la figure de ses sœurs. Celles-ci font de même et en un clin d'œil le dîner dégénère en bombardement. Et en veux-tu ? et

en voilà ! jusqu'à ce que l'énorme bol soit vide. Les habits, les meubles, la tapisserie, les tableaux, tout en a eu son compte. Les ancêtres, dans leurs cadres en ont eu leur large part aussi. Une fois les hostilités terminées, l'aînée s'écria : « Tiens, les grands-parents sont sûrement d'origine italienne, on le voit au macaroni, ils s'en sont régalez ».

Mais, il s'agit de nettoyer, autrement, « gare la casse » ! Tant bien que mal un peu d'ordre se fit, coup d'éponge, de torchon, de balai.

C'est égal, on s'est bien régalez et bien amusé, si seulement il y avait plus souvent des enterrements, fut la « motion d'ordre » après réparation du désordre.

Au retour des parents, la mère se demanda, à vrai dire, où avait passé sa livre de beurre, personne n'en savait rien. Grâce à sa diplomatie, la tapisserie fut remplacée peu de jours après.

Des fêtes ainsi, dans le mobilier moderne n'iraient pas sans inconvénients.

Marthe Sp.

LA TIREUSE DE CARTE

L'ENTEMENT, le souffle court, l'homme avait grimpé les deux étages d'un escalier obscur, puis, sans même lire la plaque vissée à la porte d'entrée, avait sonné, timidement. Une bonne revêche, l'œil soupçonneux, l'avait fait entrer dans l'antichambre.

— Prenez place ! Ça va être votre tour.

Après un quart d'heure d'attente, une porte s'ouvre et une voix onctueuse prononce :

— Entrez !

L'homme saisit sa serviette et s'avance, hésitant, dans la pièce voisine. Le demi-jour qui y règne permet de distinguer vaguement une dame d'âge incertain, assise derrière une table couverte d'un tapis qui a dû être vert, autrefois. Visage maquillé, un nez en bec d'aigle où chevauchent, instables, des lunettes aux verres teintés de jaune. Dans un coin, un perroquet empaillé, sur un perchoir. Un gros matou somnole dans un corbeillon douillettement garni.

— Asseyez-vous, monsieur, glapit la dame aux lunettes, en lui désignant le fauteuil placé en face d'elle. Puis, sans autre préambule, elle étale sur la table un jeu de cartes, après l'avoir brassé avec méthode.

— Le petit jeu, c'est cinq francs. Le jeu moyen, avec renseignements détaillés sur le présent, plus trois mois pour l'avenir, sans garantie, c'est dix francs. Pour le « Grand jeu », système Lenormand, absolument infaillible, vous devoiant l'avenir deux ans à l'avance, ce serait vingt francs.

L'homme, sa serviette sur les genoux, fixant d'un regard ahuri la matrone au bec d'aigle, se tremousse sur son siège, l'air inquiet.

— C'est que, madame, je... je dois vous dire que...

Alors, la vieille, d'un ton conciliant :

— Bon ! Bon ! Ça va. Les temps sont durs pour chacun. C'est entendu, le petit jeu, à cinq francs.

Puis, saisissant le paquet de cartes, d'une main experte, elle étale le jeu par séries de neuf cartes, sur trois rangées, le revers en dessus. Puis elle retourne l'une après l'autre les cartes du premier rang, de gauche à droite, en comptant à haute voix :

— Un, deux, trois, quatre, cinq ! Le valet de carreau... Hum ! Une lettre d'un homme d'affaires ; un léger ennui. Un, deux, trois quatre, cinq ! le valet de pique ! Ho ! ho ! Méfiez-vous d'un soi-disant ami. Il mettra la zizanie dans votre ménage...

Mais l'homme, voyant ce singulier manège, fait mine de se lever et cherche à placer un mot. Inutile, la cartomancienne, imperturbable, d'un geste le fait rasseoir.

— Une minute encore, monsieur ! Je tiens à vous laisser sous l'impression d'une bonne nouvelle... Un, deux, trois, quatre, cinq ! La dame de cœur... et voici le valet de trèfle ! A la bonne heure ! Voilà qui est excellent, monsieur, excellent ! Vous allez bientôt rencontrer l'âme sœur qui embellira la fin de votre vie. Ce sera votre